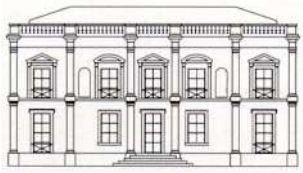


L a M a i s o n d e s A r t s
105 Avenue du 12 février 1934 – 92240 MALAKOFF

VIDÉOS SÉQUENCE 1

Exposition
du 21 mars au 9 mai 2004

LA MAISON DES ARTS

MALAKOFF mairie

V I D É O S S É Q U E N C E 1

archi media, Bojan, Miguel CHEVALIER, Jean-François COURTILAT, Isabelle GROSSE, KOLKOZ, Isabelle LEVENEZ, Pascal LIEVRE, Zofia LIPECKA, Grégory MAVIAN, Philippe MESTE, Valérie MREJEN, Sven PAHLSSON, Florence PARADEIS.

Pour la première fois à la Maison des Arts, nous présentons de la vidéo, mais également une exposition collective soit quatorze artistes.
En opposition avec le corps, la gestuelle, la peau, thématiques récurrentes, nous avons tenté de réunir des vidéastes dénonçant une certaine forme de violence sociale, d'agressions qui illustrent notre quotidien.
Tous les artistes présentés proposent un regard critique sur leur environnement, sur l'urbanisme, l'architecture, des questions d'actualités de politique ou bien encore sur un phénomène de société qui les touche.

Leurs moyens et armes techniques sont inépuisables et stupéfiants, les jeux, la dérision l'humour, l'image, la musique, la ruse. Chacun avec sa démarche créative propre stimule et réveille nos consciences, et c'est précisément cet enjeu qui a déclenché nos choix et notre envie de les réunir.

Cet ensemble de films courts capable de provoquer des sensations fortes et immédiates nous a semblé particulièrement approprié à l'heure d'aujourd'hui.

L a M a i s o n d e s A r t s
105 Avenue du 12 février 1934 – 92240 MALAKOFF
Métro Malakoff-Plateau de Vanves
mercredi/vendredi 12h - 18h.
samedi/dimanche 14h - 19h.

Contact :
Aude Cartier, Olivier Richard
Tel :01.47.35.96.94
Fax :01.46.56.83.05
maisondesarts.mlk@wanadoo.fr

PROGRAMME

VERNISSAGE SAMEDI 20 MARS 2004

A partir de 18h en présence des artistes.
Maison des Arts
105 avenue du 12 février 1934 –92240 Malakoff

SOIREE CINEMA MARDI 27 AVRIL 2004

20h30 : courts métrages de **Philippe Parreno** et **Dominique Gonzalez-Foerster**,
et projection du film Shimkent Hôtel de **Charles de Meaux**,
suivi d' un dialogue avec Anna Sanders Film.
Cinéma Marcel Pagnol - 47 rue Pierre Larousse – 92240 Malakoff
programmes **01 46 54 21 32-** renseignements **01 55 48 91 00**
Plein tarif : 5.50€ - tarif réduit : 4.30€ - cinéma@theatre71.com

JOURNEE PORTES OUVERTES MERCREDI 28 AVRIL 2004

Jusqu'à 22h rencontre avec les artistes.
20h : carte blanche à **Aurélie Wacquant**, vidéo performance
de **Cendrillon Bélanger** avec **Gabriele Sparwasser**
Maison des Arts - 105 avenue 12 Février 1934 – 92240 Malakoff

Soirée vidéo à la Périphérie

17 rue Rouget de Lisle –92240 Malakoff
01 46 57 70 10 – www.laperipherie.fr

SOIREE PERFORMANCE SAMEDI 8 MAI 2004

20h : carte blanche à Aurélie Wacquant
Rendez-vous dans le parc avec **TRI Thierry Payet, Sophie Rocherieux**, **Zol**
Ne pas oublier son portable !
Maison des Arts
105 avenue du 12 Février 1934 -92240 Malakoff

VIDEOS SEQUENCE 1

Pour la première fois, à la Maison des Arts, nous vous proposons une exposition collective, quatorze artistes, autour de la vidéo.

Afin que cette manifestation soit le plus homogène possible et parce que la multiplicité des courts métrages est infinie, nous avons souhaité un fil conducteur. Toutes ces propositions reposent, en effet, sur le regard critique que portent les artistes sur notre environnement (urbanisme, société, guerre). Leurs réflexions et leurs sensibilités exacerbées génèrent des électrochocs qui stimulent nos consciences.
Nous vous proposons de découvrir un ensemble de vidéos courtes capables de provoquer des sensations fortes et immédiates.

L'élément commun le plus immédiat concerne une déclinaison de la violence passive ou active.
D'autant plus violente que, face aux constats et dénonciations des artistes, nous nous sentons parfois absolument impuissants. **Philippe Meste** propose de sublimes images d'explosions d'armes nucléaires, **Jean-François Courtilat** de manière subtile et détournée aborde les accidents de la route. La gravité des sujets est accélérée par le bruit des explosions pour l'un et l'assourdissant passage des voitures pour l'autre.
Et justement, les bruits, les sons divers, la musique, les mots sont autant de moyens utilisés pour nous stimuler et provoquer, en nous, une réaction : pour intensifier un effet technique, chez **Sven Påhlsson**, sa création musicale accentue les plongés et contre plongés de son travelling ; pour enraciner une violence humaine et intellectuelle. Par exemple, **Valérie Mréjen**, par un jeu de mises en scènes courtes, insiste sur le poids des mots et ses effets souvent dévastateurs. **Zofia Lipecka** renforce, avec la sonate au clair de lune de Mozart, l'univers totalement déshumanisé de son micro–espace ; La violence humaine peut être révélatrice d'une violence physique, comme le signale **Isabelle Levenez** dans son installation : elle vient de votre ami, de votre voisin de palier, de quelqu'un de confiance. L'artiste détourne puis métamorphose la chansonnette « Qui a peur du grand méchant loup » en drame humain.
A contrario, **Pascal Lièvre** parodie, puis instrumentalise avec humour, une musique sous forme de Karaoké. S'inspirant de la déclaration de guerre de George W Bush « l'Axe du mal » - discours n'étant pas destiné aux rires - en le détournant, il parvint à lui conférer une dimension humoristique. L'humour également chez **Florence Paradeis**, qui, elle aussi, d'un sujet dramatique, le suicide, finit par nous faire hurler de rire.

Un second élément commun se dégage dans la critique de l'environnement, aussi bien politique, sociale, culturel ou urbanistique. Pour beaucoup des artistes présentés, ces distinctions sont même étroitement liées.
Deux d'entre eux, ciblent plus précisément les Etats–Unis au travers de leur influence culturelle mais également architecturale. L'Amérique ou le rêve américain, avec ses autoroutes, ses pavillons, ses centres commerciaux. **Sven Påhlsson** dans *Sprawlville* mais aussi *Fabula rasa* d'**archi media**, architectes français, dénoncent les limites de cet urbanisme qui configure un être humain dans un territoire limitrophe et délimité. Ce n'est pas un hasard si **Sven Påhlsson** sous-titre sa vidéo ainsi : « la banlieue américaine version déshumanisée. Cet appauvrissement environnemental, produisant une standardisation de vie sans richesse, génère, pour eux, mais également pour **Zofia Lipecka**, les **Kolkoz**, **Bojan**, **Isabelle Grosse** et **Miguel Chevalier**, une privation de liberté et un enfermement. Il s'agit bien, encore une fois, de violence intellectuelle.
Cette configuration, physiquement perceptible, liée à l'architecture, est également un sujet sensible exploité par plusieurs d'entre eux.
Isabelle Grosse propose un parallèle entre la muralité d'un espace carcéral et d'un golf mitoyen, accentués par des souffles ou des bouffés d'oxygènes. **Miguel Chevalier** et **Bojan** dénoncent l'enferment des grandes métropoles par des murailles transformées aujourd'hui en périphériques et **Grégory Mavian** narre une autre forme d'emprisonnement : les écluses. Les plus gros stockages de poubelles de la Seine, où s'entremêle dans un vertigineux tourbillon tout ce qui n'est pas bio-dégradable.
La boucle de cette manifestation se referme avec les **Kolkoz**. Leur jeu interactif vient comme un condensé de toutes ses propositions. Il réunit de manière explosive l'humour, l'architecture et toutes les formes de violence.
C'est également un renvoi défoulatoire souvent nécessaire à notre quotidien

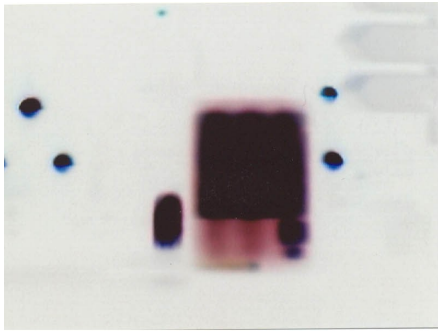
archi media
fiona meadows + frédéric nantois

fabula rasa – installation vidéo – 2002
10min15

Le quotidien est-il réductible à une somme de statistiques ? L'environnement est-il imaginable comme l'assemblage de modèles présentés comme la réalité, capables d'anticiper les attentes de chacun ?
Entre la saisie continue du cours des choses et sa transcription chiffrée et la (pré)fabrication globale du cadre de vie, se dessinent les traits d'une existence sous contrôle, d'un monde recomposé proposant, dans une version dont toute contradiction est exclue, une fiction plus vraie que nature, une histoire sans histoire.

Après « Spaces of non Memory Places » (1998) et « la maison du divorce » (2000), « fabula rasa » constitue une nouvelle exploration du quotidien urbain au centre de laquelle sont questionnés les procédés de sa construction. Si la ville est une projection au sol de la société qui la produit, la parcourir incessamment pour en saisir les évolutions les plus contemporaines est une option pour interroger le fonctionnement de cette dernière.

Installez-vous confortablement : ceci n'est pas une simulation.
Bienvenue à fabula rasa !



Bojan

Sans titre – vidéo - 2003
4h30min

Bojan NIKOLIC, à travers ses images, cherche à exprimer sa propre vision des choses qui l'entourent. Ce sont ses propres sensations, ses sentiments qu'il transpose dans ses vidéos. Le travail sur la forme, la couleur et le son lui permettent de matérialiser ses pensées. La caméra comme prolongement de lui-même, il filme instinctivement ce qui lui plaît sur le moment, sans aucune préméditation.
Sa technique reflète d'ailleurs cette spontanéité ; les effets de couleurs, de contrastes sont réalisés pendant les enregistrements. Aucune retouche n'est effectuée une fois les images prises.
Les objets et lieux constituant son univers sont alors transformés et diffusés de manière totalement insolite et inattendue. Le point de vue particulier qu'il choisit vise à déstabiliser le spectateur, à le sortir d'une vision première et immédiate à laquelle il refuse de s'arrêter.
L'imagination du spectateur est réellement sollicitée. Bojan n'impose rien. Il bouleverse nos repères, modifie notre façon de voir le monde pour mieux susciter l'intérêt et une remise en question sur les choses apparemment simples qui nous entourent. L'objectif étant que le spectateur ne reconnaisse pas l'objet filmé, qu'en devenant autre, il provoque l'étonnement.
Une foi enregistrée, il filme parfois à nouveau ses propres vidéos diffusées sur un écran de télévision ou un autre support. C'est l'image elle-même qui subit cette fois des transformations. Ce sont ces modifications perpétuelles, la possibilité de pouvoir à tout moment rajouter des éléments selon ses envies qui l'intéressent particulièrement.
A force de destruction, l'image dérive peu à peu vers une abstraction en mouvement, une image libérée de toute présence spatiale et temporelle.
Filmant souvent la nuit, Bojan se plaît à déambuler dans un univers qu'il s'approprie, où les repères sont naturellement modifiés et où la vie s'accélère ou ralentit. Ce rythme vital est accompagné d'une musique apparemment sans cohérence, mais conférant au final une réelle harmonie en fusion totale avec l'image. C'est la combinaison de ces deux éléments qui constitue l'essence même de l'œuvre.
La vie telle qu'il la perçoit avec ses flux et ses reflux est exposée au spectateur, celui-ci conservant toujours la liberté de ses interprétations.

Miguel Chevalier

Périphérie – vidéo - 2002
55min

Autrefois les remparts délimitaient la ville de l'extérieur. Ces fortifications protégeaient la ville des assaillants. On était dans la ville «intramuros» ou en dehors, « extramuros. Peu à peu les remparts ont été remplacés par les boulevards des maréchaux, puis le périphérique.
Désormais, quiconque veut entrer au coeur de Paris ou des autres grandes villes doit franchir le périphérique, cette lisière qui sépare l'intérieur de l'extérieur, la banlieue avec ses incohérences, ses collages architecturaux mélangeant bâtiments industriels, grandes surfaces et tours d'HLM. Ces récentes croissances des villes sont complexes et globales. Elles encerclent et prolifèrent, semblables à des labyrinthes de données créant peu à peu une sorte de cité mentale en perte de repères.
De ce fait le périphérique devient une vitrine des grandes entreprises avec leurs gigantesques logos lumineux. Son trafic est une belle métaphore des réseaux, du Web, des autoroutes de l'information ; ce sont des fluxs continus fonctionnant 24 heures sur 24. Ces voies express sont, selon les heures de la journée, des espaces de saturation, d'embouteillages, d'accidents et de conflits... Il faut désormais penser non plus en images fixes mais en termes de mobilité, de circulation, de déplacements.

Jean-François Courtillat

Energie – vidéo - 2001
3min40

Un bouquet au vent sur le bord de la quatre voies. Quelques fleurs, tournesols et roses, se balancent, frémissent, sursautent, presque. Malmenées, sous la bourrasque, quelques fleurs, tremblent, frémissent et sursautent, coincées, frêles, posées là dans l'attente, soumises et faisant face envers et contre tout. Seules. Frissonnent. Impossible de les quitter des yeux.

Ce ne sont pas des fleurs, juste un artifice. Un artifice au vent. Au milieu de la quatre voies. Quelques fleurs en toc se dressent, resplendissent, presque, au gré du flot de la circulation, dans un semblant de tempête. Elles resplendissent entre les véhicules dans leur mouvement. Elles se dressent. Les couleurs lumineuses, soumises à la violence mais tenant bon; elles dansent. Immortelles. Peut être.

La mort au vent sur les bords de la route : un autel, le souvenir d'une existence lointaine, un au revoir, une image en ombre de la vie, dramatique et lyrique. Restent un amer et une indignation.

Au centre, le bouquet, et parfois justes entre aperçu, parfois invisible, à l'envers, à l'endroit…Mais d'effacement en réapparitions, au travers des vitres, ou par reflets, les fleurs s'imposent. La mort au vent est là, évidente et séduisante. Elle a déjà œuvré. Elle guette, encore.

Sur les surfaces métalliques, les rayons du soleil réfléchissent, miroitent, exaltent. Les images défilent, se répètent, hésitent, s'accélèrent, se calment, s'excitent à nouveau. Elles s'arrêtent se retournent, reviennent, guidées par les chants de Mozart et les sons rabotés de la radio qui s'entrechoquent. Au rythme de cette composition saccadée, d'effacement en réapparitions, ce bouquet au vent, sur le bord de la quatre voies, s'apprête et tourbillonne.
Ainsi telle une peinture, un hommage à un inconnu, le vidéogramme de Jean-François Courtilat est indécis. L'allégorie oscille entre l'ode pour un anonyme et l'oraison funèbre Elle entonne le caractère éphémère de l'existence ; mais la beauté de cette parure tombale, chante la victoire, malgré tout… malgré tout sur la route, quelques fleurs en toc susurrent un espoir…

Emmanuelle Cherel

Isabelle Grosse

Alt escape – vidéo - 2003
3min20

Un lent travelling régulier balaye un mur de construction récente : barre d'immeuble, prison, hôtel, bâtiment administratif...?
Au premier regard on ne parvient pas à identifier le lieu. En arrière plan, la bande son martèle un bruit sourd de presse d'usine.
La parfaite régularité du rythme binaire accentue le caractère inexorable du mouvement de caméra, jusqu'à la sensation d'étouffement.
Soudain, les images du tracé d'un chemin dans la verdure viennent furtivement s'insérer dans la cadence monotone. Progressivement ces incursions visuelles se font plus nombreuses et plus resserrées, perturbant le rythme du début jusqu'à contaminer complètement l'image lisse du mur. Au paroxysme, le montage alterné vole en éclat et les images du bâtiment et de la nature se mélangent dans un chaos. Puis, le rythme de départ retrouve sa place prépondérante et le déroulement reprend de manière ininterrompue.
Par l'usage quasi exclusif du travelling, Isabelle Grosse traite ici de la question du « lisse » dans l'architecture et livre une critique de l'environnement urbain quand celui-ci est asservi à une esthétique du mur.

Kolkoz

Kolkoz.org – jeu d'animation - 2002

Kolkoz est un collectif constitué de Benjamin Moreau et Samuel Boutruche, qui travaillent de manière anonyme au sein de plates-formes virtuelles. Pour Kolkoz ainsi que pour tout un pan de la nouvelle génération d'artistes, le jeu est une véritable culture: ils jouent, pensent et imaginent en virtuel de nombreux projets. Afin de signifier la séparation entre deux modes de perception, Kolkoz affirme qu'il est très important de prendre en compte la frontière qui existe entre les joueurs et les visiteurs d'exposition qui ne pratiquent pas le jeu vidéo. Pour la plate-forme de jeu Kolkoz.org, les deux compères ont imaginé un jeu vidéo en réseau, avec pour décor plusieurs appartements de collectionneurs d'art privés. Kolkoz utilise le moteur 3D de Quake3 pour générer des environnements. Il s'agit pour le collectionneur d'acheter son lieu de vie modélisé ainsi que son avatar, c'est-à-dire d'acheter une forme d'existence persistante.

En partant du constat que le rapport social minimum et fondamental dans la société est basé sur le quotidien, Kolkoz élabore son projet avec la mise en place de bot. Un personnage aléatoire dont le langage informatique est la base de la programmation. La création du bot est fait par l'ordinateur qui retranscrit la vie en une centaine de lignes de code. Le bot permet de rejouer sous forme virtuelle les rapports sociaux mais en y intégrant la portée de l'imaginaire qui fera alors basculer les personnages dans une réalité fictionnelle. Dans le réel, l'intelligence première est basée sur le principe de survie qui émerge dès lors que l'on est confronté à la mort possible des autres.

L'invention d'un nouveau monde et d'un système (qui lui est propre) permet de s'affranchir des questions de l'existence. Bien évidemment. Ce monde virtuel prend en compte le réel et s'y ancre par le procédé de la représentation du double des artistes eux-mêmes ainsi que par le monde modélisé dans lequel ils évoluent. La distinction entre image de synthèse générée par ordinateur et images issues du réel et ensuite numérisées est totalement remise en cause dans ce type d'œuvre.

Laurence Hazout-Dreyfus
Extrait du catalogue Art Digital Vidéo.

Isabelle Levenez

Qui a peur du grand méchant loup ? –
installation vidéo - 2002

« Une image est cachée sous la table, et la table est renversée.

L'image d'un corps recroquevillé sur lui-même vacille sous le plateau d'une table basculée, appuyée au sol de son coté le plus large. On entend indistinctement des bribes de ritournelle, « qui a peur du grand méchant loup c'est pas moi… ? »
Le corps s'est plié aux mesures de l'espace qu'il contient, au plus juste, juste assez grand pour l'accueillir en boule, pas assez grand pour l'imaginer allongé, étiré, dans une position normale d'homme debout. L'homme n'est pas dressé, il est à terre, abandonné à la pesanteur ; fatigué de se tenir, il cherche le bas, la solidité terrestre, la fermeté de ses contours, la constance de ses lois ».
Nous voyons un homme tombé, retombé dans l'enfance des peurs et des récits qui la fondent, un homme qui a lâché prise pour retourner vers ses expériences premières, celles de l'effroi du monde symbolisé ici par « le grand méchant loup ». De l'autre coté de l'image, de l'autre coté de la table, sur sa face extérieure, on peut lire précisément une phrase écrite au stylo-bille à la manière des graffitis des tables d'écoliers, qui articule les termes de l'effroi : « lorsque j'étais petit j'ai rencontré le grand méchant loup et c'est là que j'ai appris à hurler.

F. Parfait
Extrait du catalogue Centre d'art de St Fons.

Pascal Lièvre

L'axe du mal – vidéo - 2003
5min30

Un texte de Georges W.Bush cité dans le journal Le Monde daté du 31 janvier 2002 « Un axe du mal, armé pour menacer la paix du monde » est chanté sur la musique de la chanson « and when the rain begin to fall » interprétée originellement par Jermaine Jackson et Pia Zadora .
Nathalie Bujold plasticienne canadienne sera avec moi l'interprète de cette vidéo qui s'inspire du langage du vidéo-clip pour traduire la rencontre improbable de ce texte théo-géo-politique avec le langage amoureux.
Les deux acteurs sont filmés devant les chutes de Niagara, haut lieu symbolique pour les voyages de noces et viennent y déclarer leur amour avec les mots de Mr Bush déclarant la guerre au terrorisme.

Les vidéos de Pascal Lièvre sont des espaces où les formes de langage divers viennent se rencontrer, ainsi il a déjà réalisé Lacan Dalida où les fantômes de ces deux personnalités interprètent un texte de Jacques Lacan issu du Séminaire VIII sur la musique retouchée de « J'irai mourir sur scène » interprétée originellement par Dalida, il utilise dans ce film un seul plan séquence sur lequel vient s'inscrire sous la forme du karaoké le texte.

Dans Abba Mao, Pascal Lièvre se maquille les lèvres puis se peint le visage en rouge sur un fond du même rouge et interprète le play-back d'un texte de Mao Zedong parlant de la condition de l'artiste révolutionnaire sur la musique « Money, money, money » du groupe Abba.

Dans l'axe du mal, les codes du vidéo-clip amoureux dramatisent le texte, ils le fragilisent et le conduisent dans un espace qui lui est étranger, dans ce nouveau champs il va devoir faire ses preuves malgré et surtout par, son importance politique.
Le langage est ici amené à exister dans un espace qui n'est pas le sien, tout comme la chanson de Jermaine Jackson et Pia Zadora qui initialement déclame joyeusement tous les clichés du langage amoureux et se trouve à parler d'une déclaration de guerre.

Zofia Lipecka

Occupation solitaire (chambre) – vidéo - 2003
6min

Par hasard, dans un magasin IKEA, j'ai trouvé une maison de poupée. Je l'ai immédiatement achetée sans savoir ce que j'allais en faire. J'étais dans une période, de transition, un de ces moments où l'on se sent détaché et vide. J'ai décidé de créer avec ce petit mobilier standard un appartement témoin, comme on peut en visiter dans les immeubles en construction. Cet appartement est devenu mon « Intérieur témoin ».

Son arrangement s'est révélé fastidieux et long. Je ne l'ai d'ailleurs pas terminé. Après avoir érigé les murs et disposé les meubles, je me suis mise à fabriquer quantité de petits objets pour remplir chaque pièce et faire en sorte qu'elle soit moins stéréotypée. Bien que rendus dans leurs moindres détails, tous ces livres, journaux, stylos, lampes, tableaux ou bibelots, me semblaient toujours imparfaits. C'était un travail sans fin. Mais le problème majeur était que l'appartement restait désespérément mort et inaccessible car trop petit. Pour le faire vivre, j'ai donc imaginé des scénarios catastrophe: tempête de neige dans la chambre, séisme dans le bureau, inondation, incendie...

Jusqu'ici j'utilisais le modèle réduit comme moyen de représentation du monde extérieur, d'un environnement urbain standardisé, où l'on se sent anonyme et petit. « Intérieur témoin » est au contraire devenu une tentative d'introspection. Répondant à un besoin sans doute enfantin de maîtrise et de sens, cette quête de soi impossible s'est dilué dans une activité étrange-mélancolique, obsessionnelle, chronophage ; une occupation solitaire, mi-thérapeutique, mi-absurde.

Grégory Mavian

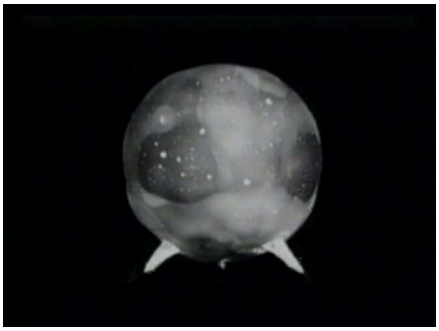
Après toi – vidéo - 2002
3min44

Le spectateur se trouve devant un tourbillon d'objet.
Pneu, ballons, bombes aérosol, bouteilles plastique tournent dans un mouvement perpétuel. L'eau n'arrive pas à ingurgiter ces déchets.

Le plan séquence est inversé. Il souligne ainsi l'impossibilité de la nature de noyer ses restes de l'humanité. L'éternel retour vers la fin pour réapparaître comme un début. L'objet que l'on croyait disparut nous revient à l'identique.

Toutes les possibilités de combinaison on était faites une fois et toutes se rejouent de la même manière.

La nature n'est désormais que la toile de fond qui nous renvoie notre image.



Philippe Meste

"LHRB" (Light, Heat, Radiation, Blast) –
vidéo - 2003
3min30

"LHRB" (Light, Heat, Radiation, Blast) est la deuxième vidéo d'une série commencée par Philippe Meste en 2003.

Le titre est la description linéaire d'une explosion nucléaire (Lumière, Chaleur, Radiation, Explosion).
Dans cette série de vidéos dont la première est intitulée "Sans Titre" (missiles), Philippe Meste s'accapare des images de sources diverses afin d'élaborer une vision magnifiée de l'arsenal guerrier actuel : des missiles, des bombes atomiques etc. "LHRB" montre une succession d'explosions et d'essais nucléaires en tout genre (comme "Sans Titre" (missiles) montre une succession d'images de missiles au moment du lancé, du vol et de l'impact). Ces images affirment à partir d'un montage vidéo d'environ 3 minutes l'ampleur de ces armes et ce sans montrer à un seul moment de présence humaine comme si celles-ci l'avaient totalement remplacée. L'Arme contre le sol, la mer ou l'atmosphère, à vous d'imaginer le reste.

Valérie Mréjen

Blue bar – video - 2000
2000
2min 47

C'est trois – vidéo - 2004
2min

Des connaissances se croisent au cours d'un vernissage.
avec Scali Delpeyrat, Jocelyne Desverchère, Vincent Dieutre, Franck Gourlat, Edouard Levé, Chantal Osterreicher, Valérie Mréjen, Sophie Planet, Christophe Prébois, Eric Savin, Véronique Varlet et avec Anne Bonnin, Pascal Cervo, Thomas Clerc, Jocelyne Desverchère, Romaric Gergorin, Charlotte Grossin, Aurore Mréjen, Lucia Sanchez.

Sven Påhlsson

Sprawlville - Vidéo-projection - 2002

Sven Påhlsson traite la réalité sociale comme une réalité interprétable par les formes qui l'enferment. Ses images numériques sont inspirées du monde réel: ici, la banlieue américaine et les trois éléments qui la structurent - maisons, autoroutes et centre commercial - montrés en de longs travellings et contre-plongées. Le point de départ est historique. En 1956, Eisenhower signe le Federal-Aid Highway Act qui lance la construction de 46 000 miles d'autoroute pour relier les grandes villes. Le constat de l'artiste est simple: celui de la prolifération virale de zones suburbaines le long de ces autoroutes. Les banlieues de Sven Påhlsson n'ont aucune autre mémoire précise que leurs formes répétées, globalement la redite des mêmes maisons, voitures, garages... L'artiste recrée un monde vide et anémique, une architecture administrée. La vidéo est une boucle: les répétitions opèrent une fusion de l'espace et du temps pour les annuler et révéler un temps non chronologique. Une nature morte.

L'espace est quant à lui saturé par les mêmes éléments indifférenciés, sans cesse répétés, sans projection, sans hors-champs ni horizon. La lumière est plate, irréelle, tout est bouché, inquiétant. La menace est accentuée par les procédés vidéo qui empruntent au tout-sécuritaire des patrouilles de police, aux vues aériennes d'hélicoptères, ou aux images de guerres chirurgicales. Ce sont des zooms, des vues nocturnes, des faisceaux de lumière...
Le motif de la grille est omniprésent: des façades aux fenêtres, du tracé des parkings au réseau routier et aux conduits d'aération, elle est ce qui représente le mieux ce type de banlieue. Elle s'autogénère, se répète et semble illimitée. Elle enferme aussi. En même temps, elle permet un travail plastique d'ouverture : avec toujours les mêmes formes cubiques (sinon cubistes) de l'outil numérique, l'artiste varie les structures. A chaque plan, il bâtit une combinaison équilibrée d'angles et de lignes. Cette vision de la ville inscrit Sven Påhlsson dans une histoire moderne et contemporaine de l'art, qui s'est emparé de la ville comme sujet et métaphore de la vie.

Vincent Honoré
Extrait du catalogue Art Digital Vidéo.

Florence Paradeis

Batman – vidéo - 1999
1min

Une "photographie animée", comme un 3° médium au croisement de la vidéo et de la photo.

NOUVEAUTE-NOUVEAUTE-NOUVEAUTE-NOUVEAUTE-NOUVEAUTE

ANNE FERRER
Dites-le avec des fleurs
18 mai - 18 juillet 2004

- Exposition dedans/dehors.

- L'occasion de découvrir des œuvres inédites ou récentes.

- « Oeuvres-sculptures-fleurs faites de vinyle, de Skaï et de molleton, corsetées de disques de métal ou de contre-plaqué qui sont le plus souvent actionnées par des mécanismes internes et qui les font s'épanouir ou s'ériger dans l'espace. » *Philippe PIGUET*